

Pankhuri Bhatt

## L'Arcadie provençale

Les arbres et la guerre dans *Le grand troupeau* de Jean Giono

Originaire des Alpes-de-Haute-Provence, l'écrivain français, Jean Giono (1895–1970), situe la plupart de ses fictions dans sa région. Il exprime que «La Haute-Provence est en réalité tout le pays haut constitué par l'éboulement des Alpes, l'endroit où les Alpes, s'abaissant peu à peu [...] C'est un pays méditerranéen de haute montagne».<sup>1</sup> La Provence évoquée par Giono se concentre sur de nombreux habitats naturels à la fois marqués par les influences méditerranéennes et alpines. Bien que la Première Guerre mondiale ne se soit pas déroulée en Provence ou dans ses environs, cette région a été, comme l'ensemble du pays, touchée par les répercussions de la guerre à divers titres.

Giono, comme beaucoup de ses contemporains, fut obligé de participer dans la Première Guerre mondiale de 1914 jusqu'à l'armistice. Pourtant, il n'écrit sur la guerre que douze ans plus tard, sous forme de fiction. En 1931, Jean Giono présente une histoire des expériences du peuple provençal lors de la Première Guerre mondiale.

*Le grand troupeau* (1931) fait partie des textes 'classiques' représentatifs de la Grande Guerre. En tant qu'écrivain qui se méfie de la modernité technique, Giono accorde une place centrale à la nature dans ses œuvres.<sup>2</sup> Spécialiste de l'analyse d'images de la nature dans les écrits de Grande Guerre, Pierre Schoentjes attribue le succès du roman au contraste entre la vie difficile au front et la belle vie dans la nature provençale en exploitant «l'opposition du bonheur dans la nature champêtre et l'horreur de la guerre».<sup>3</sup> En citant l'exemple d'Alice Ferney, Schoentjes observe que ce modèle inspire des romanciers toujours au XXIe siècle.<sup>4</sup>

## «La nature d'Arcadie» ou pastorale

Une forme historique, la pastorale est une longue tradition littéraire. Fondée dans la poésie, elle a ensuite évolué vers le théâtre et plus récemment, a pu être

---

1 Jean Giono, *Provence*, Paris, Gallimard, 1993, p. 88.

2 Pierre Schoentjes, *Ce qui a lieu : essai d'écopoétique*, Marseille, Editions Wildproject, 2015, p. 55.

3 Pierre Schoentjes, *Images de la nature dans les romans de la Grande Guerre : esquisse d'une typologie*, dans «Études littéraires», 2011, [En ligne], <https://doi.org/10.7202/1011525ar>, p.124.

4 Ibid., pp. 124–125.

reconnue dans les romans.<sup>5</sup> Carolyn Merchant dans son *The Death of Nature* (1980) explique : « Le mode pastoral, bien qu'il considère la nature comme bienveillante, était un modèle créé comme un antidote aux pressions de l'urbanisation et de la mécanisation ».<sup>6</sup> La pastorale a été créée pour démontrer un contre-modèle de la réalité humaine anti-écologique.

Catherine Savage Brosman suggère que Jean Giono est peut-être le plus proche, dans le XXe siècle, d'être un véritable écrivain pastoral.<sup>7</sup> Un grand lecteur de Virgile depuis son adolescence, Giono lui a dédié une œuvre, plutôt un essai, *Virgile* (1944) qui décrit sa propre vie en la mêlant avec celle de Virgile.<sup>8</sup>

Schoentjes qui exprime que la nature forme une partie intégrale des récits de la Grande Guerre, a répertorié cinq catégories pour analyser la présence de la nature dans les romans de la Première Guerre mondiale : « la nature d'Arcadie, la nature de robinsonnade, la nature champêtre, la nature primitive et la nature apocalyptique ».<sup>9</sup> Il catégorise l'écriture de Giono sous « la nature d'Arcadie » car cet auteur montre les scènes idylliques du 'pastoral' en Provence.<sup>10</sup> Bien qu'il divise des textes selon leur continu dans la façon dont ils représentent la nature, Schoentjes exprime que ces cinq catégories ne sont pas exclusives et les textes doivent être remis aux analyses plus détaillées.<sup>11</sup> Schoentjes explicite que Giono relève la nature d'Arcadie seulement dans les scènes liées à la Provence dans le livre de notre corpus.<sup>12</sup>

Il se rappelle que la « représentation idéalisée de la nature dans la littérature de guerre » est plus pertinente comme champs littéraire académique en anglais qu'en français.<sup>13</sup> Ce n'est qu'un axe de recherche qui vient de débuter dans le domaine de la littérature française. Il peut y avoir plusieurs raisons derrière l'utilisation d'un monde idéalisé dans la littérature de guerre. L'universitaire Paul Faussell, qui consacre un chapitre sur « Arcadian Resources » dans son livre *The Great War and Modern Memory* (1975), remémore que faire allusion au pastoral sert non seulement à réconforter le lecteur mais aussi à faciliter la perception

---

5 Terry Glifford. *Pastoral. The New Critical Idiom*, London, Routledge, 1999, p. 1.

6 Carolyn Merchant, *The Death of Nature: Women, Ecology, and the Scientific Revolution*, New York, Harper & Row, 1983, p. 9.

7 Catharine Savage Brosman, *The Pastoral in Modern France: Forms and Reflections*, dans « French Forum », vol. 9, no. 2, 1984, pp. 212–224: 220.

8 Ibid., p. 212.

9 P. Schoentjes, *Images de la nature dans les romans de la Grande Guerre : esquisse d'une typologie*, op. cit., p. 125.

10 Ibid, p. 126.

11 Ibid.

12 Ibid.

13 Ibid., p. 128.

ironique de la guerre.<sup>14</sup> D'après nous, cette nature idéalisée dans *Le grand troupeau* (1931) provient de la présence des arbres. Cette compréhension nous amène à demander, comment présente Giono une Provence idéale par le biais des arbres pour les lecteurs et vers quel but ?

## Les arbres

Répété à plusieurs reprises, il est largement connu que peu de romans accordent à l'arbre une présence aussi constante que les œuvres de Jean Giono.<sup>15</sup> Son texte le plus célèbre, *L'Homme qui plantait des arbres* (1953), focalise l'amour passionné que Giono éprouve pour des arbres. Doté de solides connaissances botaniques, les arbres ont toujours été au centre des préoccupations de cet écrivain.<sup>16</sup> Il se réfère aux arbres Provençaux constamment dans ses œuvres. En faisant éloge des arbres chez Jean Giono, Jacques Mény, le président de l'Association des amis de Jean Giono, commente

L'œuvre entière de Jean Giono célèbre l'arbre dans tous ses états, qu'il soit mélangé à l'homme dans la « grande saumure de la vie totale » ; qu'il soit grenier à rêves ou objet esthétique ; qu'il soit d'une beauté exaltante et consolatrice ou associé à la cruauté et à la mort. Être vivant sensible, source de petits bonheurs quotidiens, indispensables à la sérénité de l'esprit, l'arbre comme la poésie, nous dit Giono, rend le monde habitable.<sup>17</sup>

Dans le corpus de notre étude, les arbres sont liés à « une beauté exaltante et consolatrice » mais aussi « associé à la cruauté et la mort ». Cette œuvre de Giono est critiqué pour « son régionalisme, quand il met en scène la vie des villages provençaux renaissants [...] participe de ce même désir d'échapper à un monde qui a connu le déchaînement de la guerre ». <sup>18</sup> Soi-disant, régionaliste, Giono nous offre une littérature « [...] qui ne s'interdit pas de regarder du côté de la 'petite patrie', des 'pays et des payses', comme l'y invitent d'ailleurs certaines tendances

---

<sup>14</sup> Paul Faussell, *The Great War and Modern Memory*, New York, Oxford University Press, 1975, p. 259.

<sup>15</sup> Jacques Mény, *Jean Giono, la passion des arbres*, dans « Revue des deux mondes », 2020, p. 98. [En ligne], URL: <https://www.revuedesdeuxmondes.fr/jean-giono-la-passion-des-arbres/>.

<sup>16</sup> Alice Planche, *Regards sur le monde végétal dans l'œuvre de Jean Giono*, dans « Jean Giono : bulletin/ Association des amis de Jean Giono », 1983, p. 31, [En ligne], <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9762371w/f45.image.r=talipan>.

<sup>17</sup> J. Mény, *Jean Giono, la passion des arbres*, op. cit., p. 102.

<sup>18</sup> Pierre Schoentjes, *Fictions de la Grande Guerre : Variations littéraires sur 14–18*, Paris Classiques Garnier, 2009, p. 163.

écologistes».<sup>19</sup> L'évocation de sa région contribue également à une vision écologique du monde.

Bien que l'utilisation de la pastorale par Giono ait été remise en question à maintes reprises<sup>20</sup>, dans cette étude, nous revendiquons que la guerre est toujours présente dans l'ombre lors de l'évocation de la nature pastorale dans notre corpus. Nous postulons que comme Giono est l'un des premiers écrivains du XXe siècle à employer cette stratégie, il fait resurgir les arbres typiques de la Provence pour valider ses idées pacifistes. Giono représente les plantes provençales en temps de guerre. Il arrive à la faire d'abord dans la représentation des rouvres et des cèdres, liée avec le départ des hommes du village, puis en soulevant les noix et les chênesverts dans les souvenirs de la Provence de Joseph, un soldat du front, et enfin en démontrant comment l'arrivée des fleurs sur les amandiers marquent aussi l'arrivée du deuil à Valensole. Par conséquent, cette étude se divise aussi en trois parties. Nous verrons les différents rôles que jouent ces arbres idéalisés.

## I. Le cèdre, le sapin, le platane et les rouvres : le départ en guerre et le bien-être de ceux qui restent

Selon Schoentjes, Paul Faussell « montre comment la littérature de guerre est aussi un lieu où l'utilisation de la pastorale a toute sa place. [...] Simultanément, l'usage antithétique de la pastorale permet [...] de créer un gouffre entre idéal et réalité». <sup>21</sup> 'l'idéal' ici est la nature pastorale parfaite et la 'réalité' est la vie en temps de guerre. Cette distinction a comme effet l'établissement des différences par la méthode de démonstration de contraste entre la vie des personnages. Les arbres ont de différentes fonctions dans la littérature pastorale. En effet, en ce qui concerne cette section de ce récit de guerre, ils servent d'abri à plusieurs reprises dans le monde manosquin. Nous verrons l'importance des arbres pour les bergers, puis nous nous rendons compte de la signification métaphorique des arbres

---

<sup>19</sup> Pierre Schoentjes, *Ironie et nostalgie*, dans «Hégémonie de l'ironie ?, Fabula» [En ligne], <http://www.fabula.org/colloques/document1042.php>.

<sup>20</sup> Gina Stamm, *Post-pastoral and the Nonmodern: Jean Giono's Engagement with Nature*, dans «Studies in 20th & 21st Century Literature», 43, décembre 2018, [En ligne], <https://newprairie-press.org/sttcl/vol43/iss1/6/>.

<sup>21</sup> P. Schoentjes, *Images de la nature dans les romans de la Grande Guerre : esquisse d'une typologie*, op. cit., 2011, p. 128.

comme des protecteurs des êtres vivants. Enfin, nous allons être témoins du fait que les arbres servent d'abri pour les amoureux et les amies dans notre corpus.

Tout au début du livre, les arbres jouent la fonction de lieu de rencontre des bergers. Thomas, le berger raconte : « L'Alphonse avait parqué ses bêtes. Il s'en alla sous le cèdre. Je le voyais là-bas, debout, la tête renversée en arrière, comme s'il buvait à une bouteille : il sonnait de la trompe. Le son vint me trouver dans mes herbes » (p. 31).<sup>22</sup> Le cèdre servait comme l'espace de rencontre entre l'Alphonse, un autre berger et ses bêtes. Puis, « Vint l'après-midi. Je voyais les hommes réunis sous le sapin 34. Je me disais : « Qu'est-ce qui t'a pris, à toi, de monter ici aujourd'hui, tu serais en bas en train de savoir... » (p. 31). La présence de sapins montre que les bergers sont dans les hautes montagnes. Thomas observe ses camarades et va les chercher dans l'ombre du sapin. » Sous l'arbre, les paquets étaient prêts, et les amis m'ont dit : « On part ! » J'ai dit : « Ici l'herbe est belle ». On m'a répondu : « Oui, mais on part à la guerre ! » (p. 32). Ironiquement, comme à Noël, ils ont des colis sous le sapin. Mais, à la place de cadeaux, il y a les sacs des futurs soldats, prêts à partir en guerre. Ces bergers sont donc arrêtés au milieu de leur estive, appelés pour participer dans la guerre.

Après le départ de ses amis, Thomas, le berger qui ne peut rien faire pour arrêter ses camarades qui partent en guerre « dressa dans la nuit sa main ouverte large comme une feuille de platane » (pp. 32–33). Cette image, aussi simple qu'elle soit, renforce la présence des arbres dans cette région. John Baude décrit :

Les images, quant à elles, bâties autour d'éléments naturels ou d'objets ordinaires, non seulement contribuent à la cohérence de la langue imaginée, de ce faux parler paysan, mais aussi elles s'imposent avec l'évidence des choses simples et familières : une feuille de platane, de la crème de lait, une mousse sous une fontaine, une ficelle, etc.<sup>23</sup>

Les platanes sont une partie intégrale de l'identité française parce qu'ils sont connus pour l'ombre qu'ils offrent, c'est-à-dire, ils sont connus pour leur rôle de protecteurs. Thomas, le berger principal joue le même rôle que le platane dans le récit. En effet, il apparaît comme le gardien du village, dans le sens où ses ca-

---

<sup>22</sup> Jean Giono, *Le grand troupeau*, Paris, Editions Gallimard – Collection Folio, 2014. Toutes nos citations du *Grand Troupeau* sont tirées de cette édition. Nous indiquons la page directement dans le texte, entre parenthèses.

<sup>23</sup> John Baude, *De quelqu'un à qui conque, dans Le grand troupeau de Jean Giono*, dans « La revue Poétique de l'Ecole Normale Supérieure », Paris, rue d'Ulm, n. 132, novembre 2002, pp. 429–458 [En ligne], <http://www.john-baude.fr/travaux/42-contenu/travaux/96-de-quelquun-a-qui-conque-dans-le-grand-troupeau-de-jean-giono-revue-poetique.html>.

marades sont partis à la guerre et lui, il veille sur les hommes et les bêtes en leur absence.

Dans le livre de notre corpus, la nature idyllique à la Provence est souvent évoquée par rapport à Madeleine, issue d'une famille d'agriculteurs, amoureuse d'Olivier. Dans cette partie de ce chapitre, il est question d'arbres qui se trouvent au passage de sa maison et celle d'Olivier. La première fois que les arbres sont évoqués c'est quand Madeleine va rendre un service à Mlle Delphine, la mère d'Olivier. Le narrateur décrit : «Le chemin de Valensole s'en allait à plat sous les amandiers, puis il se cassait sur la pente, il descendait dans la rive du plateau, à travers un bois de rouvres» (p. 61). Elle voit Olivier en train de travailler la terre (p. 61). En se référant aux rouvres, le narrateur évoque l'arbre de Chêne rouvre. Les rouvres forment la connexion amoureuse entre les maisons d'Olivier et de Madeleine.

Le rouvre est une espèce d'arbre des forêts des régions tempérées de l'hémisphère nord. Il s'agit d'une espèce européenne. Elle est très commune en Europe occidentale et la plus répandue dans les forêts françaises. Cet arbre pousse davantage dans les hauteurs : de l'étage collinéen et à la base de l'étage montagnard, elle peut monter jusqu'à 1600 mètres d'altitude. Ces arbres géants croissent dans la nature, il est rare d'en trouver dans les parcs ou les jardins. C'est pourquoi, Giono évoque le «bois de rouvres» (p. 61).

Le narrateur décrit : «La chênaie était bien fatiguée par cet hiver tout en nerfs et en vent. Ça sentait le frais de la feuille morte et le chemin ne parlait plus sous les pieds» (p. 62). La nature ressent aussi le poids exceptionnel de la guerre cet hiver. Giono est connu pour utiliser dans ses œuvres, «sans abus» les collectifs comme «chênaie».<sup>24</sup> Une chênaie est une forêt où prédomine le chêne. C'est avant tout une espèce forestière, et c'est pourquoi, Madeleine passe par cet espace forestier où la Nature est encore sauvage pour retrouver son amant. De cette façon, les rouvres sont le symbole de la rencontre des deux amants. Il est important de remarquer que les arbres, et dans ce cas, le chêne rouvre en particulier est évoqué parce qu'il entre en jeu avec les personnages, ce qui n'est pas le cas des arbres qui se trouvent dans d'autres récits de Giono.<sup>25</sup> Par exemple, au premier paragraphe du *Chant du monde* (1934), il est question d'un gros vieux chêne qui semble sentir des gémissements souterrains, comme s'il était vivant.

Joseph, le frère de Madeleine est déjà parti combattre dans la Première Guerre mondiale. Il ne suffit pas qu'elle soit déjà triste que cette nature idyllique est remplie avec plus de tristesse pour Madeleine parce que Olivier part aussi à la

---

24 A. Planche, *Regards sur le monde végétal dans l'œuvre de Jean Giono*, p. 38.

25 J. Mény, *Jean Giono, la passion des arbres*, op. cit., p.100.

guerre : « [...] et s'il vient un peu à ma rencontre sous les chênes, jusqu'à l'oratoire seulement alors, on pourra s'embrasser. Elle le savait, Julia. Et plus que huit jours, puis il part lui aussi» (p. 62). Ces roubres réapparaissent dans la description du paysage encore une fois : «Et là-bas, sous les roubres, Olivier siffla» (p. 69). De nouveau, il demande à Madeleine de le rencontrer sous les roubres. La littérature pastorale est souvent associée à l'amour.<sup>26</sup> Cet épisode fait également entrer le récit dans cet aspect du genre pastoral.

La tranquillité de la terre et la sérénité des champs disparaissent au moment de l'appel à la mobilisation pour l'effort de guerre. Nous observons que les arbres sont personnifiés. Ils possèdent les mêmes caractéristiques que les êtres humains, puisqu'ils accueillent autant les couples que les groupes d'amis. Les arbres deviennent aussi un lieu d'où des informations importantes peuvent être divulguées à propos de la guerre. Dans le dernier exemple, les feuilles de platanes, en étant comparées à Thomas sont de cette manière personnifiées aussi.

Nous pouvons donc remarquer que les arbres jouent un rôle de «protecteur» des êtres vivants, ce qui est une composante essentielle dans l'aspect du récit pastoral. Dans la prochaine partie, nous étudierons un autre élément naturel de la littérature pastorale qui se manifeste dans cette Arcadie provençale, le «là-bas» de l'espoir.

## II. Les noyers, le chêne vert, le pommier : évocation du «là-bas» de l'espoir

En raison de ses nuances nostalgiques et de l'évasion liée aux problèmes qui se présentent au cours de l'histoire, nous traiterons les arbres dans les pensées de Joseph. En citant l'extrait suivant de *Le grand troupeau*, Schoentjes analyse comment la nature d'Arcadie se présente dans l'œuvre de Giono :

Là-bas, c'était à la fois la forêt de tous les arbres, des fleuves, des lents et des sauvages, c'étaient de larges plaines avec les touffes des bosquets et les clochers noirs derrière les bouleaux ; c'étaient des troupeaux ; c'étaient des troupeaux de collines ; c'était un grand taureau blanc [...]. (pp. 192–193)

---

<sup>26</sup> Sara Buekens, *L'écopoétique : une nouvelle approche de la littérature française*, dans «Elfe XX-XXI» [En ligne], août 2019, mis en ligne 10 septembre 2019, <http://journals.openedition.org/elfe/1299> ; DOI : 10.4000/elfe.1299, p. 1.

Selon Schoentjes, évoquer la nature idyllique dans les souvenirs est répandu dans les textes de la Grande Guerre. « Elle (la nature d'Arcadie) apparaît toutefois aussi dans le souvenir.»<sup>27</sup> Il établit également que la nature idyllique se présente dans les songes des soldats au front qui rêvent d'un passé lointain :

À la lecture de Zola le lecteur pourrait être tenté de penser qu'une nature idyllique ne peut surgir que loin du champ de bataille : avant la guerre ou ailleurs que sur les lieux où elle se déroule. C'est évidemment le cas le plus fréquent ; on le trouve dans les rêves des personnages de Giono qui imagine un «là-bas» heureux.<sup>28</sup>

Dans cette partie, nous verrons l'évocation des arbres qui amène les soldats loin du champ de bataille. Pourquoi les soldats préfèrent-ils de projeter ces images parfaites ? Quel est le lien entre ce «là-bas» et l'espoir dans ces projections nostalgiques ? La pastorale, selon Terry Gifford, implique traditionnellement un mouvement de retour. Plus qu'une idée nostalgique, les personnages évoquent un «là-bas» qui est important du point de vue du récit de guerre parce que ce récit veut contraster la vie avant et pendant la guerre. Nous allons nous concentrer ici sur la nature idéalisée par le personnage, Joseph, qui fait ressentir son amour pour la nature de sa région d'origine à ses camarades.

Cette nostalgie de son chez-moi donne à Joseph un optimisme d'un monde moins chaotique et rude que celui dont il fait partie au moment présent. Elle commence avec Joseph qui pense à sa ferme lorsqu'il entre par hasard dans une ferme abandonnée à cause de la guerre en Normandie. La ferme de Joseph est située à Valensole, commune française dans le département des Alpes-de-Haute-Provence, dans la région de Provence-Alpes-Côte d'Azur. Il l'a confiée dans les mains de son père, sa femme et sa sœur pour pouvoir partir défendre son pays.

Actuellement, Joseph et les autres soldats sont à Bezancourt, commune française située dans le département de la Seine-Maritime en Normandie. C'est dans cette région assez loin de la Provence qu'il est amené à peindre une peinture idyllique de la nature Provençale. Son camarade, Jules, blessé, lui demande de lui parler d'autre chose que de la douleur de la vie en tant que soldat de guerre. Au début, ils passent, tous les deux, un moment en silence complet. « Il n'y a rien dans le silence là autour. Plus rien : ni la terre, ni les arbres, ni les herbes, plus rien. C'est un silence de plein ciel, dans l'abandon du ciel » (p. 52). Dans ce manque de la verdure, Joseph se rappelle de la culture liée avec les noyers dans son «là-bas» pour fournir de la force, à Jules et à soi-même, et d'essayer ainsi d'inhiber la peur.

---

27 P. Schoentjes, *Images de la nature dans les romans de la Grande Guerre : esquisse d'une typologie*, op. cit. p. 128.

28 Ibid., p. 127.

Alors moi, ma ferme [...] elle est au beau milieu des amandiers. [...] On descend un peu le chemin et c'est noir de nuit, parce que on s'en va ainsi dans le verger aux noyers, de beaux arbres, vieux ! [...] Et alors la Julia elle dit : « Ramasse – m'en des vertes ; je te fais du vin de noix. » Et puis, on en met dans le bocal avec de l'eau-de-vie et ça reste vert, et puis on en fait la confiture. (pp. 57–58)

D'entre tous les arbres qui poussent sur sa ferme, Joseph choisit de soulever des noyers. Ces arbres typiques de la Provence préfèrent l'humidité des terrains d'altitude. Joseph raconte donc à Jules ce qu'ils font avec les noix. Joseph garde l'attention de Jules et continue de lui narrer la culture provençale :

Alors, les noix : si c'est d'obligation que tu partes un matin de froid sur la charrette et ayant le café, ça c'est de règle sur le plateau, tu t'enfournes une noix de confiture en pleine bouche et alors, t'as à mâcher pour un bon temps d'abord, et puis ce sucre-là ça te graisse l'en dedans du gosier et tu es tranquille, c'est mieux qu'un foulard. Tu verras ! Tu verras ! (p. 58)

Traditionnellement, c'est la confiture de noix qui les aide à rester au chaud en hiver. Nous remarquons également que Joseph promet à Jules de l'amener à sa ferme pour goûter la confiture de noix après la fin de la guerre bien qu'il sache que ce n'est qu'un mensonge car Jules mourra dans les bras de Joseph quelques instants après.

Après les noix, Joseph continue par évoquer ses champs de blé qui se trouve dans l'ombre des arbres : « Sur ce dessous qui est en blé et par les champs, c'est tout du blé dessous les arbres ; ça va comme ça loin » (p. 58). Il continue de parler de sa région. Cette fois-ci, en retracant ses sorties en amoureux dans la nature avec sa femme, Julia :

[...] on va à Bras, c'est dans le fond vers l'Asse : c'est la rivière : l'été c'est sec et on passe sur les pierres. Et là, tu vois, c'est là qu'en premier, elle et moi, on s'est pris la main et puis, on est resté comme ça, sous ce chêne-là, un petit chêne tout vert : on se disait des choses de rien on se regardait les yeux. (p. 59)

Ce souvenir lui donne une occasion de revivre ces moments passés avec son bien-aimé, bien-sûr, sous l'abri de ce chêne vert qui était témoin de cet amour et protégé ces deux amoureux. Il existe plusieurs espèces de chênes dans cette région mais l'auteur choisit de se référer au chêne vert comme lieu de rencontre des amoureux. Cet arbre est caractéristique de la Provence. Le chêne vert qui s'épanouit dans les régions méditerranéennes, s'étend jusqu'à 1 500 m d'altitude et règne sur les ensembles boisés de la Provence.

Cette idéalisation non seulement de la nature mais aussi de la vie dans le paysage Provençal fait preuve d'une grande fraternité qui fournit de l'espoir à un

soldat blessé. Joseph lui peint une peinture parfaite au moment où leur propre vie s'écoule en blessures terribles. Cette scène montre un héroïsme différent de ce qu'on attend dans un champ de guerre. En se référant à l'expérience vécue de l'écrivain, Jacques Méni explique : « Les paysages apocalyptiques des champs de bataille de la Grande Guerre lui ont ouvert les yeux sur l'abîme d'un monde sans arbres ».<sup>29</sup> Cela explique la sensibilité de Joseph qui se concentre sur ce qui est naturel dans le monde pour leur fournir du courage. Schoentjes explique le concept de « biophilie » :

Edward Wilson définit le concept de « biophilie » comme la « tendance innée de se concentrer sur le vivant et ses processus ».<sup>30</sup> Son idée est que, lorsque l'homme s'aliène de l'environnement naturel, a tendance persiste malgré tout, fût-ce sous une forme atrophiée. L'environnement naturel posséderait un effet régulateur sur nos fonctions vitales et participerait à notre bien-être.<sup>31</sup>

Comme les êtres humains ont l'instinct de se rapprocher émotionnellement de la nature, au front de guerre, Joseph, soldat Provençal, se retrouve à cet instant dans un environnement dépourvu de la nature. Cet acte de réminiscence des traditions liées à chez-lui, lui redonne vie et permet à son ami de mourir en paix. Schoentjes explique : « L'Arcadie peut être vécue en temps de guerre ou évoquée en contraste ».<sup>32</sup> Il est important de se rendre compte que ce n'est pas que les souvenirs des gens au front mais même ceux qui sont restés derrière réminiscence des jours passés sous l'abri des arbres.

A part l'importance du chêne-vert pour Julia et de Joseph avant leur mariage, nous avons également observé dans la dernière partie comment les rouvres servent comme le lieu de rencontre pour Olivier et Madeleine. Nous observons davantage comment les arbres se présentent comme un lieu de rencontre encore une fois quand Julia, amie et belle-sœur de Madeleine et femme de Joseph, prend Madeleine dans ses bras et elle lui remémore le souvenir du moment quand elle lui annonça la nouvelle de ses fiançailles, sous le pommier.

Pense combien on a été de tout temps la main dans la main, et souviens-toi des bals à Bras, quand on changeait nos rubans de cheveux sous le pommier. Rien dit, pas un mot, et ça me ferait joie de te savoir mariée, comme toi pour moi, quand je t'ai dit : « Je me marie avec ton frère ! » Et qu'on est resté à s'embrasser toutes deux dans le foin. Tu m'écoutes ? (p. 29)

---

29 J. Mény, *Jean Giono, la passion des arbres*, op. cit. p. 101.

30 Edward O. Wilson, *Biophilia*, Harvard, Harvard University Press, 1984, p.1.

31 P. Schoentjes, *Ce qui a lieu : essai d'écopoétique*, op. cit., p. 36.

32 P. Schoentjes, *Images de la nature dans les romans de la Grande Guerre : esquisse d'une typologie*, op. cit. p. 128.

Les arbres apparaissent dans les souvenirs des personnages au front ou en Provence comme un rempart de sécurité contre les horreurs de la guerre. Dans la partie suivante, nous analyserons comment la nouvelle du massacre des soldats du front arrive en Provence.

### III. Les amandiers : la peur et l'annonce du deuil

Comme dans un récit pastoral, le récit de Giono n'implique pas de temps, certes, des mois se déroulent, marqués par la végétation qui s'accommode au cours des différentes saisons. Bien qu'il écrive une histoire inspirée de sa propre expérience, le Provençal ne donne pas d'indice temporel précis et clair. Mais grâce à une étude approfondie de la nature, nous nous rendons compte qu'elle permet non seulement de contextualiser le récit dans une région géographique spécifique, mais aussi d'annoncer les changements de saisons, qui montrent le passage du temps. La nature d'Arcadie se présente donc, dans des contextes spatio-temporels précis.

De cette manière, Giono fait resurgir les éléments naturels typiques de sa région. La Provence évoquée par Giono dans ce roman bénéficie des influences de la mer et également de la montagne résultant dans une diversité naturelle. Nous étudierons comment les amandiers, typiques de la région méditerranéenne, participent également à la guerre chez Giono.

Au début du récit, dans le chapitre intitulé « La halte des bergers », Giono fait référence au vent de fin d'été qui touche les amandiers. Dans ce cas il explique,

Il se tourne sur le côté droit. Il ne peut pas dormir. Mais, là, il n'entend plus son cœur, il entend à peine le petit sifflet du vent qui se fend sur le coin de la grange, et le bruit de tous les amandiers du plateau. Ça dit bien toute l'étendue de ce plateau à la perte de la vue. (pp. 27–28)

Ici, nous témoignons que le vent d'été, *Notus*, responsable de la mauvaise récolte, est représenté dans les amandiers présents sur le plateau et sert à attirer l'attention de Jérôme, le père de Joseph et de Madeleine. Il s'agit ici de lui faire réfléchir par rapport à la malchance qui touche ses terres et sa famille. Le propriétaire d'une ferme aura peur pour le futur de ses terres, qui ne comprennent que des amandiers et du blé. Sans aucun espoir, Jérôme

[...] est là allongé sur le lit, raide comme du bois, et il a serré ses mains dans le vide, comme sur les mancherons de l'araire, et il a vu tourner dans son œil sa grande pièce de terre : elle chavirait autour de lui avec sa charge d'amandiers et de blé, comme quand il naviguait dessus, derrière ses deux couples de chevaux. (p. 28)

L'araire (de l'occitan, issu du latin *aratrum*) est un instrument aratoire qui fend la terre sans la retourner. Cet instrument est toujours utilisé en Extrême-Orient, en Amérique du Sud et en Afrique du Nord. De cette façon, nous reconnaissons les doutes de Jérôme liés au processus de semer et la récolte de ses terres. En effet, il n'y avait plus que son fils qui pouvait semer la terre, mais celui-ci étant parti à la guerre, le père se retrouve seul face à son désespoir et face à son vieil âge. «Si la perte de contrôle sur l'environnement est une vieille hantise de Giono – son lecteur le reconnaît immédiatement dans la description éccœurée donnée par le vieux Papé».<sup>33</sup> Les amandiers font souvenir très sublimement à Joseph les problèmes liés avec le départ de son fils unique en guerre et la peur de sa perte dans cette guerre sanglante.

Plus tard dans le récit, également la floraison des amandiers au printemps devient une expérience lourde pour les personnages comme Madeleine. Le printemps, la saison de floraison et de la rentrée de la faune, marque traditionnellement le renouvellement de la nature après l'hiver. L'amandier, également peint par Vincent van Gogh en 1890 en Provence, est le premier arbre à fleurir dans l'année, dès le mois de février, donc il annonce le printemps. Le printemps dans ce récit se présente aussi par les fleurs d'amandiers. Le narrateur démontre le premier signe du fait que le printemps est arrivé au plateau de Valensole par la déclaration que les amandiers sont en train de fleurir. «De la fenêtre ouverte sur le printemps on peut aller jusqu'au fin fond sur les montagnes bleues, à travers la fleur des amandiers» (p. 69). Cette cinquième phrase de la deuxième partie du livre fait référence au printemps qui se présente déjà dans le titre du chapitre, «Le printemps sur le plateau». Giono évoque à plusieurs reprises les amandiers. «Il n'y aurait qu'à ouvrir la fenêtre, tout deviendrait clair. Les amandiers et sur le blé ces ombres rondes comme des pastèques» (p. 73).

L'on peut remarquer que le mot «amandier» vient du provençal. Au Moyen Age, l'amandier prend son grand essor en Provence. Aujourd'hui, les Alpes-de-Haute-Provence se sont fait une réputation dans le commerce de l'amande provençale grâce à leur qualité exceptionnelle. Vers la fin du chapitre sur le printemps, nous avons toute une description de comment Madeleine, la sœur de Joseph, boit le lait directement de l'amandier :

Et ce vent frais comme tiré de l'eau. Les tulipes, les hirondelles, ces fleurs d'amandiers qui tombent. Si on vient boire son lait au seuil on en a vite plein le bol à plus oser seulement les

---

<sup>33</sup> Agnese Silvestri, *Surmonter la guerre, affaire d'hommes et de bergers : Le Grand Troupeau de Jean Giono, dans Mémoires et Antimémoires littéraires au XXe siècle : La Première Guerre Mondiale*, Bruxelles, Peter Lang, 2008., p. 332.

enlever. On les boit, on les retient dans bouche avec les dents. Quand on a bu, on les mâche et c'est comme de l'eau amère. (p. 73)

Ces fleurs paraissent bien avant les feuilles et voilent l'arbre d'une robe blanche, ce qui en fait le symbole de l'amour. Dans ce lieu idyllique, tout est en harmonie. Comme dit Schoentjes : « Il y a des instants de bonheur réel dans la nature ».<sup>34</sup> Il est tout à fait naturel d'éprouver ce genre de joie pure dans la nature. Cependant, ce bonheur ne dure pas très longtemps. Le bonheur de Madeleine est fugace, « c'est une joie qui tient dans l'instant et ne s'étale pas dans la durée. Le bien-être particulier éprouvé au contact de la nature est sans doute lié au fait que nous possédons avec le reste du monde vivant une affinité biologique résultant de notre commune évolution ».<sup>35</sup> Comme nous avons déjà discuté, il y a un lien étroit entre les éléments naturels, y compris la faune et les êtres humains, Madeleine le vit en particulier au temps de guerre. Pourtant cette joie est de courte durée, car des nouvelles du front de guerre arrivent brusquement.

A la fin de cette scène avec Madeleine, le printemps se brise comme un rêve idyllique, parce que la guerre fait son entrée. Ayant entendu les nouvelles de la mort d'Arthur, un résistant de Valensole qui est allé à la guerre mais même son cadavre n'est jamais réapparu, Madeleine raconte : « Tout ce qu'on voit de ce plein milieu des blés verts et de ces amandiers fleuris et de ces hirondelles, tout ça a été brouillé par les larmes. On ne voit plus, c'est tout tremblant » (p. 73). Le printemps annonce, en outre, l'arrivée de la mort des soldats en Provence pour la première fois après le commencement de la guerre. Hélas, une hirondelle ne fait pas le printemps. Comme explique Schoentjes dans son article :

Le portrait du soldat en victime d'un massacre, présent dès les années de guerre, est devenu dominant avec les grands romans pacifistes des années 1930, dont *Le grand troupeau* (1931) de Jean Giono pose en quelque sorte le paradigme.<sup>36</sup>

Nous identifions donc, que cette idéalisation de la nature, passe par le portrait du soldat au front. Par conséquent, nous témoignons la nature éphémère de l'expérience arcadienne.

<sup>34</sup> P. Schoentjes, *Images de la nature dans les romans de la Grande Guerre : esquisse d'une typologie*, op. cit. p. 128.

<sup>35</sup> P. Schoentjes, *Ce qui a lieu : essai d'écopoétique*, op. cit., p. 36.

<sup>36</sup> Pierre Schoentjes, *C'est donc cela, la guerre – La représentation de la mort dans quelques œuvres de la Grande Guerre*, dans «Textyles», n. 32, 2007, pp. 13–32: 2, [online] <https://doi.org/10.4000/textyles.282>.

## Conclusion

En guise de conclusion, la nature d'Arcadie se présente dans ce récit, toujours au service du pacifisme subtil de l'auteur. Malgré les instants du bonheur, l'horreur de la guerre revient immédiatement, les personnages sont tout de suite rejétés dans la dure réalité. Il existe la signification métaphorique des arbres comme des protecteurs des êtres vivants mais aussi le lieu où les nouvelles importantes sont annoncées. Il s'agit de rencontres amoureuses tout autant que les rencontres amicales.

Dans la première partie, nous comprenons que les différents arbres sont employés pour annoncer non seulement le départ des hommes mais aussi la protection de ceux qui restent. Dans la deuxième partie de cette communication, nous avons vu qu'un soldat propose une image arcadienne pour fournir de l'espoir dans une atmosphère pessimiste mais les femmes qui ne sont pas au front le vont également pour fournir la force à l'un l'autre. Dans la troisième partie, nous nous rendons compte par le biais des amandiers, que la nature idyllique de la Provence est aussi marquée par la guerre. Ses descriptions idylliques sont donc loin d'être indifférentes ou insensibles. Son écriture joue ainsi avec les frontières entre l'idéalisme de la nature et la réalité. Certaines de ces juxtapositions sont évidentes, mais beaucoup sont vraiment astucieuses. Comme déclare Schoentjes :

L'expérience directe de la nature met fin à l'image idéalisée que le narrateur en avait, mais le vécu de guerre donne simultanément, par l'authenticité à laquelle il invite, une valeur plus grande encore à la nature.<sup>37</sup>

Ainsi, la vécue de la guerre liée à la reconnaissance d'une sorte d'image authentique de la nature provençale rend le bucolique de Giono tout à fait unique car il a, en outre, une implication sociale qui va au-delà de celle de beaucoup d'idylles : tout bouleversement ou désordre qui menace de détruire l'ordre naturel est à condamner.<sup>38</sup>

Selon Faussell, tout écrivain de la guerre qui a recours aux contrastes arcaidiens risque terriblement de se laisser emporter par les sentiments de l'art du calendrier.<sup>39</sup> C'est pour cette raison que l'expression littéraire de Giono dans ce contexte est exceptionnelle. Choisir des termes très semblables à ceux-ci et pourtant les empêcher de dire ce qu'attend le lecteur, en ce faisant, il risque tout.

---

37 P. Schoentjes, *Images de la nature dans les romans de la Grande Guerre : esquisse d'une typologie*, op. cit., p. 129.

38 C. Savage Brosman, *The Pastoral in Modern France: Forms and Reflections*, op. cit., p. 221.

39 P. Faussell, *The Great War and Modern Memory*, op. cit., p. 292.

Éventuellement, il est évident que Giono ne nous présente pas une Provence arcadienne comme il le fait dans son *Arcadie ! Arcadie !* (1953) où il décrit la beauté de sa région.

C'est une œuvre pacifiste dans la capacité qu'elle désigne le climat intellectuel et culturel, les jugements et les habitudes de pensée de l'époque de Grande guerre. Elle fait preuve de la distance que Giono voulait prendre par rapport à la réalité qu'il a vécue pendant la Grande guerre tout en l'évoquant. Il est intéressant de noter que la façon bucolique d'aborder la Première Guerre mondiale n'est pas dans le passé.

Si cette étude n'a pu se concentrer que sur les arbres provençaux et leur relation avec les êtres humains, il est également possible de se pencher sur les arbres évoqués par Giono au front de guerre. Néanmoins, cette étude détaillée des arbres Provençaux idéalisés dans *Le Grand Troupeau* (1931), sensible à l'ironie de sa propre situation, met en avant la possibilité d'éplucher la présence d'autres types de nature catégorisée par Schoentjes qui peuvent se trouver dans ce roman, particulièrement, la nature apocalyptique, qui a affaire avec les animaux.

